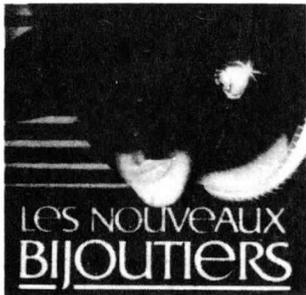


AMICALE DES ANCIENS ET ANCIENNES ÉLÈVES
DU COLLÈGE, DES E.P.S., DU LYCÉE DE
BARBEZIEUX



1991

• **BULLETIN N° 7** •



A. GUÉRINEAU



6, rue Saint-Mathias
16300 BARBEZIEUX
Tél. 45 78 02 89



J.-C. BARILLOT

HABILLEUR-CHEMISIER

23, rue St-Mathias - 16300 BARBEZIEUX

REAUX



1779

Domaine des Brissons de Laage
BERTRAND & Fils

COGNAC - PETITE FINE CHAMPAGNE

*Grand Prix Liège 1905 - Bordeaux 1907
Lauréat 1985 cinquantenaire INAO*

PINEAU DES CHARENTES

Médaille d'Or Concours National 1986 - 1989

Tél. 46 48 09 03 - VISITE SUR DEMANDE

MOT DE LA PRÉSIDENTE

J'ai le plaisir de constater que notre bulletin s'est montré encore une fois fidèle à son rendez-vous annuel et je remercie vivement les amicalistes qui nous ont fait l'amitié de participer à sa confection ; Barbeziliens ou non (ainsi M. Brillant nous a-t-il écrit de Châteaudun, Mme Damé et M. Chaumette de Paris, M. Rigou de Bordeaux) ils nous montrent que la collaboration de tous s'avère possible, et que l'argument « J'habite trop loin de "la maison mère" » pour devenir un membre actif, n'est pas convaincant. J'attends donc, avec patience, vos suggestions, vos commentaires, vos souvenirs, vos lettres, pour le prochain bulletin, qui je l'espère, finira par avoir sa rubrique « Nos camarades nous écrivent... ».

Notre nouvelle manifestation nous réunira, le dimanche 28 avril prochain, dans un cadre un peu particulier. J'espère que vous aurez tous le pied « marin » pour supporter cette « périlleuse » croisière sur le plus beau ruisseau du royaume (comme se plaisait à le dire François I^{er}), que le soleil ne nous boudera pas, et que vous viendrez nombreux !

Nous avons nommé M. Jean Michelon, président d'honneur de l'année 1991 et de la journée à bord du « Bernard Palissy ». Il sera notre chef de file, notre « élément moteur » et je le félicite de son travail effectué pour retrouver et amener à l'amicale ses camarades de promotion.

Chaque année, un président d'honneur sera nommé, ce qui apportera, je l'espère, du « sang nouveau » à notre organisme.

Je ne saurais terminer sans remercier mon sympathique bureau et ses trois nouveaux membres (Mme Mertz de Barbezieux, M. Baronnet de Montguyon et M. Marias de Bordeaux), pour leur aide précieuse, leur amitié et leur bonne humeur !

A bientôt, au 28 avril, tous sur le pont !

M.-C. Bui-Quôc

SOMMAIRE

Mot de la présidente	1	Ronde des proviseurs	15
Aux collégiennes et collégiens des années 1933 à 1938	2	En l'an quarante au collège de Barbezieux (3 ^e partie)	16
Compte rendu de l'assemblée générale et de la soirée du 31 mars 1990	4	Tirouvannamalai	19
Le remords de l'ancien élève	11	Souvenirs	21
Rencontre annuelle : croisière- promenade du 28 avril 1991	13	Ils nous ont quittés	25
Mésaventure rue Trarieux	14	Comité de l'Amicale	27
		Liste des anciens et anciennes élèves adhérant à l'Amicale	28

Cliquez ici pour accéder à
 l'ensemble des bulletins
 de l'Amicale des Anciens et
 Anciennes élèves !

Cliquez ici pour accéder au site
 de l'Atelier Histoire Elie Vinet !

AUX COLLÉGIENNES ET COLLÉGIENS

DES ANNÉES 1933 A 1938



1933-1938... Sous la houlette paternelle de M. Brillant, notre vieux bahut accueillait deux bonnes centaines d'élèves, pour la plupart originaires de Haute-Saintonge.

Nous en étions...

Rappelez-vous...

Le réfectoire où devait régner le silence, les lits alignés dans l'austère dortoir, le lavabo glacial en hiver, l'étude dans la salle 4...

Et puis les promenades du jeudi, les parties de billes dans la cour, de pelote sous le préau; la salle de gym et son mémorable trapèze... «l'usine»...

Et dans les classes aux murs blanchis, vénérables témoins de nombreuses générations, les vieux pupitres en bois et la chaire magistrale.

Et si nous nous retrouvions pour revivre ces lointaines années? Où les potaches que nous étions vécurent des heures parfois difficiles quand elles n'étaient pas cruelles, souvent joyeuses, toujours riches en souvenirs.

Je vous propose la date du 28 avril prochain¹.

J'ai essayé de retrouver des adresses. Beaucoup me manquent. Si vous avez le privilège de recevoir cette invitation, je vous saurais gré d'informer les autres, ceux dont la résidence vous serait connue².

Ce serait si agréable et sans doute réconfortant d'évoquer nos jeunes années, époque lointaine où des amitiés se sont liées, de franches amitiés qui ne s'oublient pas...

Avec l'espoir de fraternelles retrouvailles.

Jean MICHELON

1. Voir programme joint.

2. Liste jointe, sans doute incomplète. Seuls les noms soulignés (adresse connue) ont pu recevoir cette invitation. A vous de prendre contact avec les autres.



Promotion 1937 - 1938

Joss' Boutique

La plus forte
concentration des
meilleures marques
du Prêt à Porter
Féminin

16 rue Saint-Mathias
16300 BARBEZIEUX

LA MUTUELLE DE POITIERS

**Patrick
DELAHAYE**

*TOUTES
VOS ASSURANCES*

17 boulevard Gambetta
16300 BARBEZIEUX
Tél. 45.78.15.66

COMPTE RENDU DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ET DE LA SOIRÉE DU 31 MARS 1990

Le 31 mars 1990, votre amicale a tenu son Assemblée générale dans les locaux du lycée de Barbezieux. Après la demi-heure des retrouvailles et des congratulations réglementaires, tout le monde par affinité d'âge et de promotion s'est regroupé dans la salle de réunion. La table du fond recevait les « Chefs », tout l'aréopage du bureau et d'autres :

- Mme Bui-Quôc, présidente
- M. Gilard, président honoraire
- M. Couturier, proviseur du lycée
- M. Meuraillon, trésorier
- Mme Maillet, secrétaire
- et un volontaire désigné, M. Rigou Jean, chargé des effectifs et atteint de la « cotisationite », maladie endémique et sporadique mais non contagieuse.

Mme Bui-Quôc prend la parole pour remercier l'ensemble des fervents amicalistes présents et demander un instant de recueillement pour les décédés de l'année :

- M. Boris Bordes, son père, ancien président et animateur de notre amicale dont l'enthousiasme et la compétence nous manqueront certainement.



— M. Pierre Laquintinie toujours fidèle à nos rassemblements depuis son retour en métropole.

— Mme Frédérique Boraud-Quesnel et Mme Agnès Mouche.

— M. Pierre Gendre et M. Gabriel Gay.

Pour rappeler les objectifs de l'amicale :

1. faire un bulletin de liaison cher à tous
2. organiser une manifestation annuelle
3. apporter, dans la mesure de nos disponibilités, un soutien financier à certaines activités du lycée.

Nous ne reviendrons pas sur l'utilité, ou plutôt la nécessité de notre bulletin qui est pour chacun l'occasion de recevoir les nouvelles *connues* plus ou moins heureuses de nos camarades, de pouvoir nous exprimer et aussi remémorer quelques anecdotes de notre vie de potache d'antan.

En ce qui concerne la manifestation annuelle, nous nous sommes arrêtés cette année pour une « croisière » sur notre fleuve local : la Charente. Vous trouverez tous les détails encart ci-joint. Pensez à l'an prochain, toutes propositions seront étudiées avec le même soin que vous aurez mis à nous les formuler. Tenir compte que nous ferons notre assemblée au lycée.

Le soutien apporté aux activités du lycée a été cette année plus particulièrement porté sur le fait que le gymnase où évoluaient les élèves a été entièrement dévasté par un incendie qui a détruit tout le matériel entreposé dans les locaux. Le Bureau a décidé de verser la somme de 5 000 F (cinq mille francs) pour reconstituer une partie de ce matériel indispensable.

Mais, si tout a l'air idyllique avec ce que nous venons de dire, il n'en reste pas moins que certaines inquiétudes commencent à planer quant au devenir de notre amicale ; c'est notre présidente qui parle :

« A notre première soirée des retrouvailles en 1982, nous étions 350, à notre soirée d'aujourd'hui, nous ne sommes que 70 environ. Notre courbe de croissance est carrément catastrophique ou du moins préoccupante.

Je pose la question : devrait-on se réunir tous les 2 ans ? Si nous voulons éviter à notre amicale le phénomène de repli sur elle-même et du danger de la « peau de chagrin », il faudrait que chacun se mobilise et amène de nouveaux adhérents.

Je vous fais confiance et fais confiance à notre ami Jean Rigou qui se démène pour vous ; c'est lui qui s'occupe de faire rentrer les cotisations, qui tient à jour le fichier des adhérents, qui relance les retardataires et les oublieux, qui écrit aussi des articles... Il faut l'aider et j'insisterai sur le fait qu'il ne faut pas croire que seuls les amicalistes habitant Barbezieux peuvent travailler pour l'Amicale. N'est-ce pas MM. Rigou et Dubreuil qui viennent de Bordeaux pour mettre sous enveloppe les bulletins avec Mme Joule et faire le tour du facteur pour économiser « quelques sous » à l'Amicale. N'est-ce pas M. Chaumette qui nous envoie ses articles de Paris.

Ainsi, vous pourriez tous être des amicalistes actifs où que vous soyez. Écrivez-nous pour nous faire part de vos suggestions et adressez-nous des articles pour les prochains bulletins avant que nous ne soyons à court d'inspiration. Remercions ceux qui participent : MM. Gilard, Bergeron, Bouyat et Bordes. »

M. Meurailon, trésorier, détenteur du NERF de l'association nous fait part de l'état des finances.

Le quitus lui est accordé à l'unanimité des présents.

Puis la parole est posée à M. Rigou Jean qui va vous parler des effectifs et nous expliquer les causes de sa maladie.

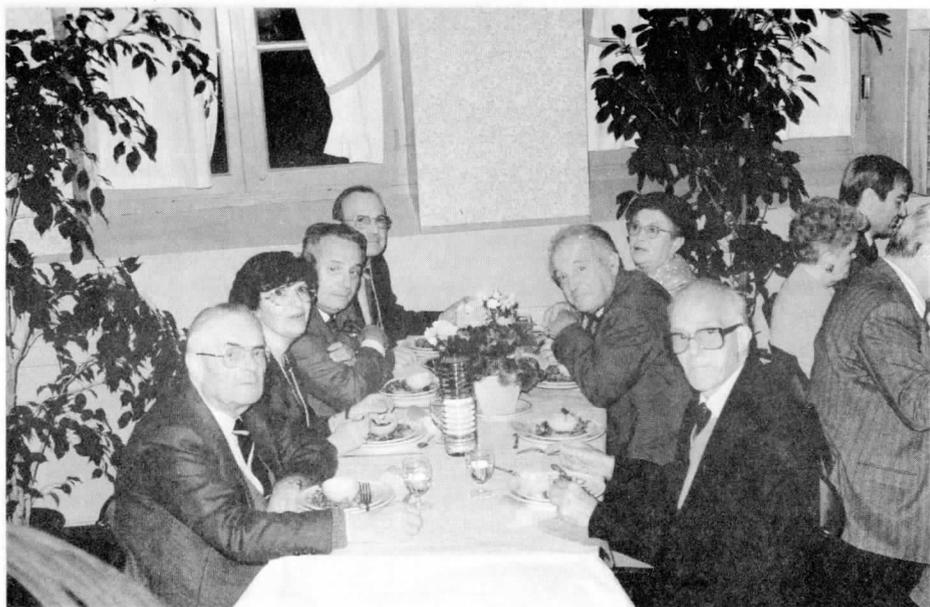
« Une association ne peut vivre que par ses adhérents. Mais sont adhérents actifs, ceux qui participent comme vient de le dire notre présidente, et qui de ce fait bénéficient des avantages qui leur sont donnés : la possibilité pour certains de se rencontrer une fois par an et pour tous de recevoir notre bulletin. Ce bulletin, nous aimerions le voir un peu plus conséquent mais pour ce faire, il vous appartient d'y participer. Ne dites pas que vous n'avez rien à raconter, ce n'est pas vrai, il faut vous entendre à l'Assemblée pour le constater quand vous retrouvez un vieux copain perdu depuis des décennies, quel bagout, quelle véhémence !

Et puis il faut surtout payer sa cotisation et nous voici à l'origine de mon mal. Cette fameuse « cotisationnite » qui rechute tous les ans à la même époque. Je finis par croire que vous êtes en manque de courrier pour attendre le 3^e rappel pour répondre. Je m'adresse évidemment aux retardataires seulement. Il en reste encore 20 % à ce jour.

Nous ne pouvons pas supporter le poids des frais occasionnés par les différents rappels et l'envoi du bulletin à ceux qui persistent à oublier. Oh, je sais, il y a quelques dégourdis qui paient juste avant la radiation mais qui sont toujours en retard de deux ans. Cette année encore, nous avons été obligés de nous séparer de 7 membres qui sont restés insensibles à nos appels ce qui, avec la radiation de 10 l'année précédente, porte à 10 % les pertes de notre effectif actuel. Ceci ajouté aux décès et non compensé par de nouvelles adhésions ne nous permet pas d'envisager l'avenir avec toute la sérénité que nous aimerions avoir.







Effectifs au 31 mars 1990 : 171. Messieurs : 73 — Dames ou demoiselles : 60
— Couples : 19 (38).

Maintenant nous allons passer aux questions diverses :

- Réunion tous les deux ans. Réponse : **NON** massivement à condition que...
- Inscription sur la plaque des morts au champs d'honneur des anciens élèves du collège. Deux noms sont connus actuellement : le capitaine Jacques Souil et le sergent Christian Girard tués au combat en Algérie, tous les deux pilotes d'aviation. Avis unanimement favorable de l'Assemblée.
- Élection de trois nouveaux membres du bureau : Mme Mertz Simone et MM. Baronnet Jean et Marias Robert. Applaudissements fournis pour cette promotion «volontaire».

La séance est levée après la remise du chèque de 5 000 F à Mme Desselle, professeur d'E.P. du lycée.

Nous nous acheminons vers l'apéritif et la table; le devoir accompli «demande désaltérance» et creuse l'estomac.

Là aussi, les tables se sont formées par affinité d'âge et de promotions et malheureusement, les non intégrés se sont retrouvés en ordre dispersé et pas toujours en communion avec leurs voisins de table. Il y aura peut-être quelque chose à revoir à ce sujet.

Le repas commençant, le bruit des «mandibules» a fait place à celui du brouhaha des conversations. Nous ne reviendrons pas sur le menu qui fut succulent. Ceux qui étaient s'en souviennent et ceux qui n'y étaient pas... tant pis pour eux!

Mais la suite, et quelle suite, ce fut le «crochet» entre la poire et le fromage, selon la formule consacrée. Une succession de soliste et de solistes à plusieurs...



voix... de conteurs et conteurs d'histoires où le « parler » du terroir a retrouvé toute sa verve et sa saveur.

— un quatuor formé de Mme Baronnet et Mme Marias et de MM. Nivet et Jean Rigou dans un rappel de l'épique époque de M. Gadrat, professeur de musique du collège dans les Allobroges et le Chant du Départ.

— un soliste, M. Rigou avec le Vin Bian du célèbre Gourebemeze.

— un conteur d'histoires, M. Gilard, agrémenté d'une « devinette » gagnée par M. Michelon.

— un chœur de Barbezieux composé de la famille Bui-Quôc, Mme Roussillon, Maillet, Meuraillon, Bergeron et MM. Couturier, Vernine dans un répertoire moderne : « Les copains d'abord », « La ballade des gens heureux », « Pigalle », dans une prestation en patois sur le p'tit train départemental : « Les Act Motives » (« Les locomotives »).

— M. Jaulin sur le thème de « la jeunesse et de la vieillesse », et pour clôturer, notre ami Toto, dans le civil M. Gardrat Michel, vétérinaire de sa profession qui nous a raconté une histoire d'oie savante particulièrement savoureuse — métier oblige.

Les applaudissements ont été à la hauteur des différentes prestations et... personne n'a été « crocheté ». Des prix adéquats ont récompensé les participants.

Et puis ce fut le clou final de la soirée, une pièce montée — très haute. Oh ! quelle pièce !... démontée séance tenante pour le plus grand plaisir de chacun. Car il faut vous dire que cette soirée était aussi la fête du départ à la retraite de M. Santony, chef et maître de cuisine du lycée de Barbezieux qui nous a toujours été d'un précieux concours lors de nos réunions. Il était ému et nous aussi. Augurons



que son successeur nous sera aussi dévoué. Merci encore M. Santony et bonne retraite.

Il est maintenant presque demain et nous devons nous quitter. A l'an prochain.

Un seul regret, nous n'étions pas assez nombreux pour une journée aussi bien réussie.

Jean Rigou

LE REMORDS DE L'ANCIEN ÉLÈVE

La dernière plaquette de l'Amicale des anciens et anciennes élèves du collège, de l'E.P.S. et du lycée de Barbezieux est venue me remuer le cœur. J'ai lu la liste des adhérents et soudain j'ai senti le remords m'envahir, comme quelqu'un qui a manqué à l'amitié, à la fidélité, au souvenir. Aux souvenirs de sa jeunesse, ce qui est encore plus grave. J'ai envoyé aussitôt ma cotisation et pensé que cela ne suffisait pas. Car le vieux « bahut » était la maison de mon enfance, puisque nous y habitions, mon père, M. Brillant, étant le principal du collège de 1933 à 1938. Cela faisait donc plus de cinquante ans que nous avons quitté la ville, les larmes aux yeux. Quitté tous nos copains, connus pendant cinq ans, des petites classes au bac selon notre âge, mes frères et moi : Claude, Jean, Gaston, André. Notre sœur Jeanine est née à Barbezieux. Micheline Joulie, sa mère, Marius... et Toko lui ont appris à marcher, dans la cour des filles.

Alors, je les ai tous revus en pensée, les copains, garçons et filles, tous menés par notre cher Marius au son de la cloche et du sifflet, dont j'ai encore le son dans les oreilles. J'ai revu les classes blanches, les dortoirs blancs, les tabliers et les tableaux noirs. Les chaussons noirs, les charentaises, attendus par les sabots des pensionnaires alignés sous le préau du réfectoire. Personne ne se trompait jamais de sabots. La « cour des filles », objet de tant de convoitises, était séparée de celle des garçons par un mur quasi infranchissable, sauf pour la gym faite par Marius (qui faisait tout). Nous chantions « Le régiment de Sambre et Meuse » en marchant au pas cadencé. La « cour d'honneur » avec ses arbres abritant la plaque des « anciens élèves morts pour la France », où les élèves se rangeaient en arrivant sous l'œil vigilant de Marius. Là se trouvait « la salle à manger du principal » et notre atelier de bricolage, où les copains, mes frères et moi, réparions en permanence nos vélos, inséparables compagnons de nos parties de pêche, de foot, et de plus douteuses expéditions champêtres avec quelques loustics plus ou moins recommandables toujours sous la menace du conseil de discipline.

Ah! oui, je le revois, Marius, dans une démonstration de trapèze volant — le pantalon dans les chaussettes, le béret sur la tête — dans la salle de gym. Je le revois, la cigarette au bec, surveillant l'inquiétante chaudière des douches une fois par mois, montre en main pour chaque élève sous la douche, et criant : « Sortez tous, Madame la principale va prendre son bain... ». Je l'entends, le fameux sifflet, avec lequel il pouvait en deux secondes figer sur place l'établissement tout entier, comme si la vie s'était tout à coup arrêtée : plus de jeux dans la cour, plus un mot, rien qu'un silence pesant rompu par un nom, celui du présumé « coupable » tenu de se présenter immédiatement. Un autre coup de sifflet marquait la fin de l'intermède. Je revois le béret inquisitorial, parfois le chapeau, qui rasait les fenêtres des classes comme un chasseur à l'affût. Et Marius l'invisible qui entrait

dans la classe, le doigt accusateur : « Pep, apporte mou un peu ce que tu caches dan' ton' livreu. » Et vlan ! deux heures de colle en plus. Personnellement je n'ai jamais réussi à épuiser mon « crédit » d'heures de colle même en faisant des heures supplémentaires le dimanche !

Notre condition de fils du principal ne nous apportait sur ce point aucun avantage, bien au contraire. Mais elle nous permettait de vivre la vie du collège des deux côtés de la barrière : celui des élèves, et l'autre, celui des responsables, de la cuisine aux dortoirs, en partageant les petits secrets des pensionnaires et quelquefois les drames familiaux. Secrets intimes d'adolescents avec les filles de l'E.P.S., à qui les potaches faisaient des signaux lumineux avec des lampes de poche, le soir, aux fenêtres des dortoirs. Billets doux interceptés par quelque pion et transmis à M. le principal, courrier amoureux imprudent passé en fraude par un externe maladroit, ou, le pire, pensionnaire surpris en flagrant délit de posture indécente, y compris avec la bonne du collège dans un recoin favorable...

Chaque année, je crois que c'était en octobre, un groupe de « vieux messieurs » endimanchés envahissait le collège, déjeunait au réfectoire en riant beaucoup. Notre mère ce jour-là nous disait : « Fichez la paix à papa, c'est le banquet des anciens élèves ! ».

Gaston BRILLANT dit « Pêtoche »
pour Claude, Jean, André et Jeanine BRILLANT.

**Chauffage central
Sanitaire
Zinguerie**

Électricité - Équipement ménager

**J.D.
BOUCHERIE**

Installateur CHAINEGAZ

76 rue Victor-Hugo
16300 BARBEZIEUX
Tél. 45.78.01.59 / 15.63

**Etablissements
MATHIEUX**

Concessionnaire tracteurs

Fendt - Landini - Steyr

Zetor - Hurliman

Machines à vendanger

Grégoire

***Le bon matériel
près de chez vous***

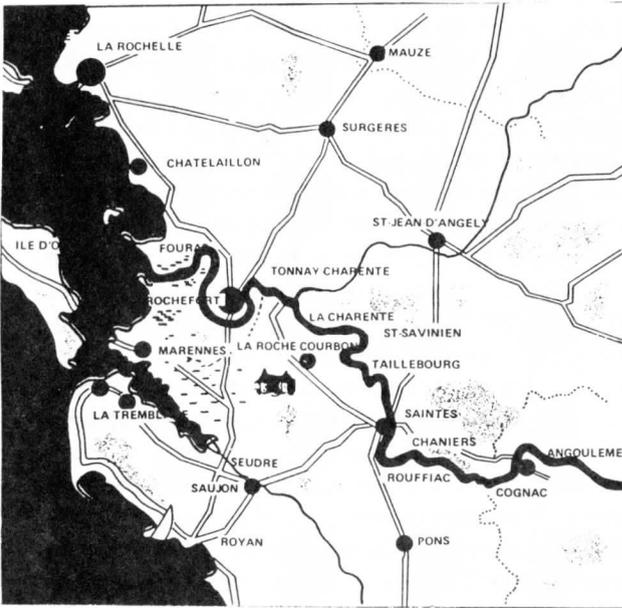
Ets MATHIEUX Frères S.A.

16300 BARBEZIEUX

Tél. 45 78 19 77

RENCONTRE ANNUELLE - CROISIÈRE PROMENADE

Le bureau de l'Amicale vous propose pour 1991
de partir en croisière, à bord du *Bernard Palissy*
le dimanche 28 avril



- Le repas traditionnel aura lieu à bord du bateau d'où vous découvrirez la vallée de la Charente de Saint-Savinien à Saintes.
- Le point de rassemblement se fera à *La Roche-Courbon* à 10 heures (pour ceux que la visite du château intéresse). A *Saint-Savinien* à 12 heures pour l'embarquement.
- Après une courte escale à Saintes, nous serons de retour à Saint-Savinien à 17 heures.

Ceux qui désirent participer à cette croisière sont priés de se faire connaître dès que possible (consulter la carte d'inscription dans la brochure).

L'Amicale remercie vivement tous ceux qui par leur contribution publicitaire ont permis la réalisation de ce bulletin.

MÉSAVENTURE RUE TRARIEUX

Je devais avoir quatorze ans et la vie de pensionnaire à l'E.P.S. de Barbezieux ne m'ennuyait pas du tout car ma sœur faisait partie des « grandes » et j'aimais la vie en collectivité malgré la stricte discipline qui régnait dans l'établissement.

Parmi les élèves internes de ma classe, nous connaissions une Marie-Jeanne qui se faisait remarquer par ses fort longues stations (d'une demi-heure, parfois) dans les W.C. de la cour de récréation ou dans ceux du premier étage, à proximité des dortoirs. Un soir, avant de me coucher dans le dortoir des « grandes » — le règlement autorisait la non séparation des sœurs — je dus satisfaire un besoin naturel pressant. Arrivée sur le palier, aucune des deux toilettes n'était libre. Il en existait deux autres près du dortoir des « Jeunes », au bout d'un couloir sombre et étroit qui longeait les appartements privés de Madame la directrice, Madame Gadrat, à cette époque. Après plusieurs minutes d'attente qui me parurent une éternité, et dans l'inconfort où je me trouvais, je décidai de passer à l'action en secouant à tout rompre les deux portes hostiles qui, dans leur silence, commençaient à m'énerver sérieusement. Je souffrais en me dandinant d'un pied sur l'autre et... toujours rien. N'y tenant plus, je lançai d'une voix véhémement et sonore : « C'est toi, Marie-Jeanne ? Tu fais encore des cordes de violon ? » et de secouer à nouveau chaque porte, tour à tour. Aucune réponse... Je commençais à me demander si les fameux W.C. étaient bien en service.

Au moment où j'allais me décider à courir vers les autres toilettes, j'entendis une clef tourner dans la serrure et la porte s'ouvrir, livrant passage à... devinez qui ? ... Madame la directrice en personne, la tête haute, calme, un brin dédaigneuse. Alors que je reculais avec déférence devant une telle apparition, j'entendis : « Mademoiselle Damour, vous apprendrez, une autre fois, à vous méfier d'une porte fermée ; nul ne peut savoir qui se cache derrière ». D'un coup, mon envie disparut. Je formulai maladroitement un tas d'excuses et restai stupéfaite de ne pas récolter une punition.

Quant à l'autre toilette, je ne sus jamais qui s'y trouvait, au moment de l'incident. J'imagine que « l'occupante » dut bien rire en assistant au colloque élève-directrice.

Jé dois avouer, en toute sincérité, que je connus plusieurs fois ce genre de mésaventure dû à ma fâcheuse nature impulsive.

Fernande Damé (née Damour)
Infirmière retraitée

LA RONDE DES PROVISEURS



Pendant les neuf ans passés dans un grand collège, jeune, et pas très facile, d'une cité dortoir de la région parisienne, je pouvais imaginer, mais sans trop l'espérer, être accueillie dans la ronde des proviseurs d'un lycée centenaire charentais.

A l'occasion de cette mutation j'ai vérifié combien pouvaient être différents les établissements scolaires, lycées ou collèges, énormes ou à taille humaine, anciens ou récents, citadins ou ruraux, riches de leurs élèves, de leurs personnels, de leur environnement, mais pauvres aussi des limites qu'ils connaissent. Les multiples facteurs conjugués fabriquent un vécu, une histoire, c'est à partir d'eux que l'avenir s'envisage, se construit.

A la rentrée dernière, j'ai donc fait connaissance avec le lycée Élie Vinet à Barbezieux : 573 élèves — 20 divisions — 76 personnels dont 45 professeurs, 689 heures de moyens globaux d'enseignement — 8 baccalauréats préparés : A1, A2, B, C, D, G1, G2, G3, avec une réussite en juin 1990 de 79,2% sur l'ensemble des séries.

La dimension du lycée Élie Vinet, l'atmosphère de la ville de Barbezieux, l'ancienneté dans la maison de certains professeurs me laissent supposer une physionomie particulière de l'établissement faite essentiellement de stabilité. En fait, j'ai découvert avec surprise que plus de la moitié des professeurs sont à Élie Vinet depuis moins de trois ans. D'autre part l'âge moyen du corps enseignant est de 37,5 ans.

Il est un autre élément qui caractérise la physionomie du lycée : sa ruralité. Son périmètre de recrutement couvre théoriquement 6 cantons, 75 communes. En fait il reçoit des élèves de quatre départements, de 33 cantons, de 140 communes dont la moitié n'envoie qu'un seul élève, c'est dire que la réputation de recrutement rural du lycée n'est pas usurpée mais c'est dire aussi que son rayonnement au niveau des élèves et de leurs familles est grand.

C'est ainsi que peu à peu je fais connaissance avec le lycée Élie Vinet ; je suis loin d'avoir fini de le découvrir et lui de m'étonner. Parce que cette découverte m'intéresse, parce que j'inviterai les parents, les élèves, les anciens élèves, les personnels à la partager, et parce que j'ai bien l'intention de l'utiliser ainsi que la réflexion commune qu'elle induira pour bâtir le projet de l'établissement, il m'est très agréable de rentrer dans la ronde des proviseurs du lycée Élie Vinet de Barbezieux.

F. Callet

Et le tennis finit dans la tranchée

Note de l'auteur

J'aborde le récit de ce troisième trimestre 1940 au collège de Barbezieux avec des souvenirs contradictoires...

A la fois, la joie du potache qui voyait arriver la fin de l'année scolaire et le désespoir de l'adolescent qui regardait sur la nationale 10 le pitoyable défilé des réfugiés, puis des soldats enfin, qui voyait s'y dérouler la plus terrible défaite que la France ait connue.

La vie d'un interne (pensionnaire) était (à cette époque) relativement imperméable aux rumeurs extérieures et celle d'un collège gardait dans les circonstances les plus tragiques, le visage parfois cocasse du quotidien.

Comme la moitié des voyageurs du Paris-Bordeaux, je me trouvais cet après-midi d'avril 1940 sur le ballast de la voie, en rase campagne, regardant brûler un peu plus loin, un train de paille destiné à l'armée.

Cet incident passionnant nous retardait de deux heures et j'attrapais de justesse le dernier car citram de la journée qui me déposa vers 8 h à Barbezieux.

Encore une fois, je me hâtai vers le bahut. De loin, je vis que les lumières des dortoirs filtraient par les vitres bleuies.

Carillonnant à la porte, ce fut Marius, alias Chou-Lie, notre surveillant général, qui vint m'ouvrir lui-même... Je lui contais l'affaire du train.

« Top, top, petit jeune homme dit-il, vous ne manquez pas d'imagination, retard à l'arrivée = 2 dimanches de colle ».

Ainsi, l'élève atypique, le parisien réfugié, forte tête, raisonneur et râleur encaissait dès la première tournée.

Comme d'habitude, mes protestations indignées et vociférantes, amplifiées par la cage d'escalier mirent les deux dortoirs en émoi. Il fut question cette fois de conseil de discipline après que, de rage, j'eus lancé ma valise qui glissa jusqu'en bas et s'ouvrit...

Le lendemain matin, *la Petite Gironde* titrait sur trois colonnes à la une : « Un train de paille brûle entre Ruffec et Angoulême ».

Plissant ses paupières jaunes, Chou-Lie me prit à part et il me dit : « Pour cette fois, vous vous êtes bien débrouillé, attendons la prochaine ».

Nous attaquions ferme le troisième trimestre, le temps était radieux après cet hiver glacial, le collège tournait rond... les « grands » préparaient leurs examens.

On parlait bien un peu de cette guerre qui s'animait tout là-haut en Norvège. « Match » publiait des photos grises de fjords gris où agonisaient quelques bateaux gris sur fond de fumées grises... Une campagne compliquée faite de débarquements et de rembarquements mais, comme titrait le journal « la route du fer est coupée ».

* 1^{re} partie : bull. n° 5, pp. 18-21. — 2^e partie : bull. n° 6, pp. 10-14.

Ces nouvelles nous arrivaient parcimonieusement presque clandestinement. Notre principal avait quitté sa tenue hivernale pour un ensemble style colonial en toile beige qui avait dû connaître en Indochine, lors de sa précédente fonction, de meilleurs jours. Présentement, il exécutait les instructions de l'Académie de Poitiers prescrivant l'organisation des «loisirs dirigés».

Collectionneurs de timbres, joueurs de boules ou de tennis, furent recensés et regroupés dans des «associations maison» que le principal tout naturellement, présidait, occupant accessoirement le poste de trésorier...

Les philatélistes étaient des modèles de calme, d'ordre et de retenue pendant leurs heures de loisirs dirigés. Notre principal président apportant sa collection et négociant avec bonne humeur des échanges de timbres où il savait trouver son intérêt.

Mais, il connut sans doute son plus grand succès dans l'association du tennis. Il fit miroiter les parties passionnantes qui pourraient se dérouler... lorsque le court serait prêt. Il fallait trouver les fonds pour le construire. Les membres furent invités à verser un droit d'entrée plus cotisation... les parents payèrent.

La cour des filles fut mise en travaux, le filet commandé à Bordeaux et le maçon s'activa. Un premier match aurait lieu après la Pentecôte.

Je passais le week-end suivant chez des amis à côté d'Angoulême. A proximité de leur maison, des aviateurs aérostiers vivaient à côté de leur «saucisse» qu'ils gonflaient et envoyaient dans les airs à chaque alerte sur la poudrerie.

Ces soldats très libres affichaient une dégaine aussi peu militaire que possible et de véritables charentaises marrons habillaient leurs pieds!

Je fus surpris de cette ambiance mais les enfants sont curieux des uniformes et chacun était heureux de cette rencontre.

Le 11 mai (date de mon anniversaire), je reçus par la poste, mille douceurs et un gâteau avec ses bougies... l'annonce de l'attaque allemande sur le front français nous surprit pendant nos apages... Le tonnerre se déclenchait mais nous avions confiance.

N'avions-nous pas «forgé l'acier victorieux» et nous serions vainqueurs car nous «étions les plus forts» comme disaient les affiches et puis, l'empire, les flottes françaises et britanniques, le RAF, les troupes coloniales, que de matériel et de monde pour riposter et vaincre.

Mais nos soucis n'étaient pas tous là. Chacun se préparait au match de tennis; les «grands» tâtaient leurs raquettes en professionnels et des balles gonflaient les poches de leurs blouses. On allait voir ce qu'on allait voir! Le jour approchait et les langues allaient bon train.

Le calme de l'étude du soir fut interrompu par l'entrée intempestive de Marius, le bétet enfoncé jusqu'aux yeux. Il était grave. «Demain, dit-il, changement de programme, nous creuserons des tranchées sur l'emplacement du tennis». Stupéfaction! que se passe-t-il? Des bribes de nouvelles nous parvenaient : front français enfoncé, troupes en retraite, réfugiés, déroute.

La nuit suivante, Barbezieux dormait au calme du printemps; vers 2 h, la sirène sonna jetant la confusion dans les dortoirs où la lumière ne s'alluma pas. Certains en profitèrent pour organiser un chahut monstre, les polochons volèrent et la plume aussi. Chou-Lie frappait au jugé... 4 heures par ci... 6 heures par là.

Le collègue n'avait pas de cave et les pensionnaires furent groupés sous un préau. Quelle nuit!

Le lendemain, pour nous, c'était la guerre. Pelles, pioches, brouettes arrivèrent et aux récréations, tous, nous relayons pour creuser; le beau tennis disparut sous des

montagnes de terre. Accessoirement, le trésorier «oublia» de rembourser les cotisations. Ce travail inattendu organisait la pagaille et surtout, permettait aux intrépides dont j'étais, d'aller par dessus le mur du collège contempler la nationale 10 où s'écoulait le flot de plus en plus dense des réfugiés; voitures belges, hollandaises ou du Nord de la France, passaient chargées du nécessaire mais aussi du superflu... cage de l'oiseau favori, vase à fleurs, phonographes, énormes postes de radio, le tout recouvert par l'inévitable matelas et tous les phares peints en bleu.

Un chaud soleil, un ciel sans nuages, la nature explosait de joie après l'hiver glacial. Nous allions en promenade sur la route de Saint-Bonnet, un bois de pins nous accueillait, des saules ébouriffaient de jaune les bords d'un ruisseau où l'eau claire invitait à la baignade... Quelques jeunes filles (pensionnaires) riaient dans les bosquets sans que les surveillants interviennent. Le collège des internes vivait sa vie. La ville, au loin, bruissait du malheur qui passe et nous retrouvions nos angoisses au retour...

Avec la foule des réfugiés, des rumeurs nous arrivaient. Des parachutistes allemands courraient la campagne... des espions déguisés en bonne sœur renseignaient l'ennemi. On disait que les élèves les plus âgés seraient formés pour patrouiller. La guerre, vraiment, était sur nous. Ma grand-mère débarqua lorsque j'entamais un dimanche de colle. Chou-Lie, nullement ému par ces circonstances, l'accompagna au dortoir qu'elle demanda à visiter. Cette maîtresse femme eut tôt fait de noter que la propreté laissait à désirer. Quand, redescendue dans la cour, elle aperçut les cabinets et l'usine* odorante à souhait, elle demanda à voir notre principal débordé par la tension qui montait chaque jour un peu plus. Devant Chou-Lie abasourdi, elle obtint mon «élargissement» et accepta les excuses du patron. Son langage avait été réaliste et rude. Nous restâmes longtemps, la main dans la main si heureux d'être réunis et si tristes du drame qui accablait la France.

Malgré tout, les cours continuaient mais plus rien n'était fait sérieusement. Quelques camarades partirent avec leurs parents. Les effectifs s'amenuisaient. Le dortoir se vidait au point que Chou-Lie ne venait plus faire son inspection du soir et que, par les fenêtres ouvertes, nous regardions dans la rue. Un jour, le patron me prit par les épaules, paternel. «Tu es encore là, toi? As-tu des nouvelles de tes parents? non», et il partit se hâtant vers son bureau.

Le flot des réfugiés commença à se tarir. Nous n'étions plus que quelques-uns. Les professeurs et les externes avaient disparu. Un surveillant tenait seul l'étude libre où quelques pensionnaires rêvassaient. Puis la route fut déserte. Quelqu'un nous dit que le Maréchal Pétain avait signé l'Armistice. Mes parents tardaient à venir. Un après-midi, le surveillant s'absenta. N'y tenant plus, je sortis du bahut et pris la route à pied en direction d'Angoulême.

A un kilomètre de la ville, vrombissement d'avion; je me jette sur le bas-côté. L'ombre de l'avion passe sur moi et j'aperçois ses deux croix noires. Ce sont eux!

Quelques minutes après, réfugié derrière une haie, j'assiste au passage de la première colonne allemande, deux motocyclistes et trois voitures et je rentre dare dare au bahut déserté.

Portes ouvertes, cours vides, j'entre dans une salle de classe. La carte de France est au tableau, quelqu'un y a épinglé un chiffon noir...

Gérard CHAUMETTE
Paris, le 4 février 1991

* L'usine : urinoir (voir premier article du premier trimestre).

Je suis allé trois fois à Tirouvannamalai.

On sait que cette ville de moyenne importance se trouve en Inde, entre Bangalore et Pondichéry, là où la chaîne des Ghâtes orientales se fond dans la plaine de la côte de Coromandel. De hautes collines, la plupart dénudées et couvertes de grosses pierres plates, apparaissent ça et là.

Lorsqu'en novembre 1946, je fus détaché à Calcutta à la base militaire française de transit des avions militaires, une guerre de religion entre Hindous et Musulmans venait juste de prendre fin. L'armée anglaise avait arrêté le conflit avec les chars « Patton » dont les canons avaient tiré en azimut zéro tant sur les Hindous que sur les Musulmans. Tout un quartier du nord de la ville fut détruit.

C'est dire que dans les milieux étrangers, on parlait beaucoup de religions. Au centre culturel français, plusieurs personnalités locales et françaises étaient venues nous expliquer la situation. C'est ainsi que j'ai rencontré Miss Merston. Cette anglaise d'une soixantaine d'années parlait un excellent français et avait le don d'expliquer clairement les choses les plus compliquées.

En ce qui concerne l'hindouisme, Miss Merston parlait en termes de vibrations. Elle commençait comme suit : « Tout dans l'univers n'est que vibrations. Je suis composée de vibrations et vous êtes des vibrations ». Comme l'étonnement se peignait sur nos visages, elle continuait : « On connaît des vibrations impressionnant nos sens du toucher, les vibrations sonores, lumineuses, les rayons X, les rayons cosmiques dont les fréquences sont extrêmement élevées (de l'ordre de 245×10^{24} par seconde). La matière, en dernière analyse, est composée de particules vibrant à des fréquences inimaginables. Donc, matière ou non matière, tout ce qui existe se révèle n'être qu'un ensemble de vibrations. L'hindouisme enseigne qu'il existe des vibrations de fréquences encore plus élevées que nos instruments ne peuvent, pour le moment, détecter, car notre technologie dans ce domaine n'est pas assez avancée. Par contre, elles peuvent être perçues par les centres psychiques que chacun de nous possède. »

Je demandais à Miss Merston où il était possible de trouver des hommes enseignant une telle science. Il y en avait deux très connus : l'un, appelé Sri Ramana Maharshi vivant à Tirouvannamalai et l'autre, Sri Aurobindo, résidant à Pondichéry.

Voilà pourquoi je me suis trouvé à Tirouvannamalai, après avoir passé 3 jours et 2 nuits dans le train. J'étais dans l'Ashram¹ de Sri Ramana, assis par terre, les jambes croisées à l'indienne, en compagnie d'une trentaine de personnes en train de prier ou de regarder le Maharshi². J'ai prié et j'ai longuement regardé Sri Ramana. Mais rien ne s'est passé en moi. Dans ma candeur naïve, je pensais que le sage allait me communiquer quelque chose, soit par la parole soit psychiquement grâce à ses grands pouvoirs. Je n'ai rien perçu. J'étais plutôt déçu.

Quelques années plus tard (l'Armée de l'Air m'a envoyé à Calcutta « provisoirement » pour 6 mois et j'y suis resté 10 ans), je reçus la mission de veiller au trans-

port de Bangalore à Pondichéry d'un moteur de Dakota qui sortait de révision générale à l'Hindustan Aircraft Ltd (Bangalore). J'avais récemment fait la connaissance du capitaine Bujakowski, pilote d'avion d'origine polonaise, qui entretenait des transports en charter avec un avion Dakota. Je lui fis part de ma mission à Bangalore et comme il devait y aller lui-même pour négocier l'achat d'un autre avion, il me prit à bord. Le voyage dura deux heures. Par le train, ce déplacement aurait duré 3 jours et 3 nuits.

Ayant réglé les formalités du transport du moteur d'avion avec une compagnie locale, je partis en éclaireur avec une voiture d'accompagnement. L'itinéraire passant par Tirouvannamalai, je fis bien sûr une halte de 24 heures, le temps pour le moteur de parvenir à Pondichéry. Là, je retrouvais Miss Merston qui m'accueillit très aimablement à son bungalow où venait d'arriver un anglais, Mac Iver, qui, comme moi, cherchait à s'y reconnaître dans les dédales des différentes sortes d'hindouisme.

Le Panthéon hindou comprend 3 300 000 dieux ou déités. Un dieu personnifie un aspect de la vie mystique temporelle ou spirituelle, ou des actions ou même des plans, ce que Miss Merston appelait des vibrations ou groupes de vibrations. Pour arriver aux plans supérieurs, il faut nécessairement pratiquer un yoga et il y a une dizaine de grandes sortes ou écoles de yoga : hatha-yoga, raja-yoga, karma-yoga, etc. Chaque yoga fait plus particulièrement appel à un centre psychique, centre qu'il s'agit d'éveiller par des exercices physiques ou mentaux appropriés. Voilà de quoi nous avons parlé, Miss Merston, Mac Iver et moi-même jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Le lendemain matin, j'allais à l'ashram et j'arrivais au moment où Sri Ramana parlait des guerres de religion. Il disait que chaque grande religion enseigne que son Dieu est éternel, immanent, permanent et tout-puissant. Ce qui signifie que le Dieu d'une religion est le même pour toutes les religions. Alors pourquoi des guerres de religion ? Ayant dit, le Maharshi se mit sur son lit, à demi couché, regardant ses fidèles individuellement ou alors dehors, au loin, sans bouger les paupières, la figure sereine et rayonnante.

Mais en ce qui me concerne, je ne ressentis rien de particulier, aucune impression spéciale, aucune expérience consciente. Je quittais donc Tirouvannamalai déçu une fois de plus.

Au début d'avril 1950, je reçus de Miss Merston (qui résidait normalement à Bénarès) une lettre m'informant que le Maharshi allait très mal et sa mort était imminente. Trois jours après, je pris l'avion pour Bangalore (car des services aériens venaient d'être créés) et l'autobus de Bangalore à Tirouvannamalai. A l'arrivée, j'appris que le Maharshi était décédé depuis 3 jours. Je n'ai donc pu voir que son « Samadhi »³. J'ai assisté aux rituels hindous de circonstance et vu des centaines de fidèles prier sur sa tombe.

Pour la troisième fois, je partis déçu de Tirouvannamalai.

Marcel BOUYAT

1. Ashram : lieu où se rassemblent des fidèles pour écouter les paroles d'un sage.
2. Maharshi : maha rishi = grand sage.
3. Samadhi : extase yogique ; par extension, tombe d'une haute personnalité.

SOUVENIRS

Il est traditionnel, sans doute, de ne parler que des « bons » moments passés au collège ou au lycée. Je n'ai pas eu la « chance » d'être élève pensionnaire au collège de Barbezieux ; j'étais élève pensionnaire de l'E.P.S. (École primaire supérieure de jeunes filles) de 1934 à 1939.

L'école, actuelle annexe du lycée, ressemblait à un couvent, gris et triste derrière ses rudes bâtiments et la haute muraille qui nous isolait de la rue Trarieux. Une grande porte cochère ne s'ouvrait que pour laisser passer charrettes, voitures ou camions de livraison ; à côté d'elle, une porte plus modeste, flanquée d'une cloche qu'on agitait pour demander à pénétrer dans la cour carrée et par laquelle entraient et sortaient les élèves externes. Pour nous, pensionnaires, elle ne s'ouvrait, cette porte, que lorsque « Madame » en avait donné la permission.

Pas une fleur... Seule « la sapinette » comme nous l'appelions, sorte de pin épicéa, je ne sais, debout, presque au milieu de la cour, nous donnait, de très haut, une ombre rare et quelques marronniers d'Inde nous rappelaient par leurs « bougies » roses ou blanches, à la rentrée de Pâques que, au dehors, dans la campagne reverdie où nous avons passé les vacances, il faisait bon goûter la liberté.

Pendant les récréations et les interclasses, nous tournions inlassablement autour de cette cour. Nous nous asseyions sur les marches des couloirs, des entrées de classes mais interdiction absolue de grimper à l'escalier de secours du grand dortoir, escalier qui plongeait directement dans la cour. Certaines élèves, au risque d'être punies, escaladèrent pourtant la moitié des marches pour aller voir par dessus le haut mur, ce qui se passait dans la rue...

La cloche, à l'angle du réfectoire, accrochée à une chaîne, rythmait notre vie monotone. Nous étions « encadrées » par les surveillantes et chacune de nous savait que, le matin, « Madame », derrière les rideaux de son bureau, surveillait l'arrivée des externes autant que celle des professeurs.

Nous devons toujours aller en silence : silence dans les rangs, silence au réfectoire, silence au dortoir. Ces dortoirs ! Quel souvenir ils me laissent. De longues rangées de lits en fer, hauts sur pattes, tous recouverts d'un dessus de lit blanc, séparés par des tables de nuit de bois sombre — une pour deux élèves — qui s'ouvraient par le haut et que, chaque matin, la surveillante de service venait inspecter. Des robinets occupaient un des murs du dortoir (au fond du dortoir comme nous disions) et nous dispensaient une eau froide, été comme hiver, qui s'écoulait dans une sorte de longue « rigole » en zinc, avec un bruit de cataractes. Gare à celle qui laissait couler un robinet après la toilette expédiée le plus vite possible.

Je fus, une ou plusieurs années, responsable du petit dortoir. Il m'incombait le devoir de faire respecter l'alignement des lits, de vérifier si le ménage avait été observé par chacune de mes camarades qui, à l'aide d'un chiffon de laine, devait astiquer le plancher sous et autour de son lit. Quelqu'une dont je me souviens très bien, négligeait « son » ménage et à une remarque que j'osai à son endroit, me répondit avec insolence : « Vous n'avez qu'à le faire ». A cette époque, le « vous » était de

rigueur entre élèves qui n'étaient pas camarades de classe ou amies. Sachant très bien que si tout n'était pas en ordre dans « mon dortoir », c'est moi qui aurais les remontrances de la surveillance ou de Madame, je faisais le ménage à la place des récalcitrantes...

Nous montions à la « lingerie » où s'alignaient les malles. « Lingerie », mot pompeux pour désigner le grenier qui s'étendait au-dessus du premier étage des appartements de Madame. Nous empruntions un couloir passant devant les chambres et le silence était de rigueur là aussi. Malheur à celles qui bavardaient ou montaient trop bruyamment l'escalier. La tête de « Monsieur » ou de « Madame » apparaissant dans l'entrebaillement d'une porte rétablissait instantanément le silence.

Au réfectoire, trois longues et lourdes tables de bois sans toile cirée, accompagnées de bancs, nous accueillait. Au centre, deux ou trois tables rondes avec chaises étaient réservées aux « grandes » de troisième année, celles qui préparaient le Brevet élémentaire et le concours d'entrée à l'école normale. Nous mangions mal, il faut l'avouer. Madame était, comme on disait vulgairement, « marchande de soupe ». Je détestais, certains jours, les ragoûts de viande dure qu'une cuisinière confectionnait dans une cuisine d'une propreté douteuse : c'était encore l'époque, où, dans chaque maison bourgeoise, on soignait les salles de réception mais où l'on négligeait les cuisines seulement fréquentées par la domesticité.

Un jour, au déjeuner de midi, je refusai de manger. « Madame » qui venait toujours voir si « tout allait bien » m'intima l'ordre de finir ce que contenait mon assiette et dit à la cuisinière de ne pas me donner le dessert si je n'obtempérais pas. Je restai sur mes positions. Avant la fin du repas, la cuisinière arriva m'apportant, « de la part de Madame » le dessert que je repoussai. Je partis en cours l'estomac creux. Cette année-là, je maigris d'une façon assez alarmante. Madame me fit ausculter par le médecin accrédité à l'établissement. Pour tout remède, il laissa tomber un « Il faudra boire beaucoup plus » (d'eau naturellement). Nous en avons ri pendant longtemps.

Long portions un uniforme bleu marine et un chapeau. Deux fois l'an, une modiste renommée de la ville, Mme Moreau, venait mettre « à notre taille » si je puis ainsi m'exprimer, le chapeau d'hiver, bleu marine, bien sûr, et le chapeau de printemps, en général de paille blanche, orné d'un galon bleu marine, chapeaux choisis par « Madame ». Mme Moreau passait des heures d'essayage assez mémorable. Elle avait une curieuse façon de parler, maniérée me semble-t-il et nous assurait que « le modèle nous allait à ravir ». Est-ce ce port d'uniforme et de chapeau qui m'a dégoûtée à tout jamais des uniformes et des chapeaux ainsi que des vêtements bleu marine que j'ai refusé de porter pendant des années ? Je ne sais.

Nous partions dans nos familles, une fois par mois. Entre temps, nous effectuions des promenades deux fois par semaine, le jeudi après-midi et le dimanche. Avant de partir, Madame s'inquiétait de savoir sur quelle route les collégiens se tenaient afin que nous n'empruntions pas le même itinéraire. Défense de rencontrer ces messieurs, encore plus de leur parler.

Parfois, nous allions au cinéma. La surveillante générale était priée d'apporter à Madame un dépliant, résumé du film, afin de savoir si l'histoire traitée était « morale », « convenable » pour nos âmes juvéniles. Si Madame donnait le feu vert, nous devions nous aligner sur deux rangs, dans la cour, chapeautées, souliers cirés, tenue correcte. Gare à celles qui offraient aux yeux de Madame inspectant ses troupes, un

soupçon de maquillage ! Invariablement, la pécheresse devait monter au dortoir se laver le visage et faire disparaître toute trace de rouge à lèvres !

J'étais timide, effacée. Je perdais facilement mes « esprits » devant tel ou tel professeur. Celui de mathématiques, au regard dur derrière les verres de son lorgnon, ne pouvait que m'offrir un collier de « zéros » tant ma nullité parfaite en cette matière devait le décourager autant qu'elle m'accablait. En toutes disciplines, nos livres étaient ennuyeux. Je me rappelle avoir travaillé pendant un interclasse sur une leçon de géographie que nous assomait avec la Moravie. La Moravie, la Moravie, ce mot trottait dans ma tête à en devenir une obsession.

Madame, atteinte de tics nerveux qui lui déformaient la bouche et lui étiraient les tendons du cou, ce qui impressionnait à première vue, appliquait une méthode pédagogique particulièrement militaire. C'était l'époque où cinq fautes dans une dictée de Brevet élémentaire, comme dans celle du certificat d'études primaires, d'ailleurs, éliminaient irrémédiablement un candidat. Nos dictées étaient longues et ardues. J'avais assez souvent cinq fautes (ou plus). Alors suivait le cauchemar. Il fallait, sur ordre de Madame, recopier la dictée corrigée autant de fois que de fautes commises puis se rendre au bureau directorial munie du pensum parfaitement écrit et présenté. Venait ensuite la corvée de la récitation intelligemment ponctuée et prononcée de ladite dictée.

Madame remplaçait parfois un professeur de français malade ou absent. Je me rappelle une heure de cours pendant laquelle elle nous lut et mima une scène de je ne sais quelle pièce de Molière. Elle excella dans le rôle d'une servante. J'étais dans le ravissement le plus complet de la même façon que je le fus, une année, au cinéma Verdaut où Catherine Fontenay, de la comédie française, en personne, nous interpréta des scènes de Molière et déclama des vers de plusieurs poètes. Je lisais beaucoup, j'aimais la littérature et ne me « réveillais » que pendant les heures de français.

Si Madame était une excellente comédienne, elle était aussi trop souvent cinglante dans ses propos : « Vous n'êtes que des filles du peuple » nous lança-t-elle avec dédain lorsqu'elle vit des coquilles de noix sur une table de classe. Filles du peuple, nous l'étions, issues de familles modestes. Nous ravalâmes notre rancœur mais nous n'oublîâmes jamais l'injure que nous avions reçue en plein visage, ce jour-là.

Je ne connus des moments heureux pendant ma scolarité à Barbezieux, qu'auprès des professeurs de dessin, de couture et de piano.

Mademoiselle Cahuzac, institutrice à Saint-Hilaire, venait, chaque jeudi matin, à bicyclette, assurer trois heures de dessin. J'aimais le dessin et j'aimais Mademoiselle Cahuzac. Malgré ses allures garçonnières, elle était aimable et pédagogue. Elle nous laissait une certaine liberté, s'asseyait à côté de chaque élève, guidant le travail et bavardait volontiers avec elle. Je pense parfois à une réflexion qu'elle me fit, lors d'une de ces séances. Elle nous avait apporté une poterie que nous devions reproduire. Voyant mon travail, elle me dit : « Vous êtes la seule de la classe à avoir observé que cette poterie n'est pas parfaite (elle avait un flanc plus enflé que l'autre). Vous serez malheureuse dans la vie si vous ne voyez que le mauvais côté des choses... » Je crois qu'elle ne s'était pas tellement trompée.

L'apprentissage de la couture était obligatoire comme celui de la sténographie.

Trois heures de couture hebdomadaire m'enchantèrent. Tandis qu'à tour de rôle, nous lisions à haute voix, les chapitres d'un livre, nous apprenions à bâtir un ourlet,

bien droit, cousu au petit point de côté, au point avant ou arrière, orné d'un point d'épine, de chaînette, de chausson. Nous festonnions, alignions de délicieux petits plis, cousions des boutons à côté de boutonnières impeccablement coupées et bordées... Couture rabattue, surjet, reprises en tous genres, tricot... C'était ce que toute honnête femme de maison devait savoir exécuter en ces temps où l'économie régnait dans les maisons modestes. Les lingères-brodeuses professionnelles s'occupaient alors des maisons bourgeoises où le linge, véritable richesse, s'enfermait dans de splendides armoires fabriquées et sculptées par de fameux artisans.

Nous, nous avions une réelle fierté, à la fin de l'année scolaire, lorsque nous présentions notre « cahier de couture » où chaque pièce exécutée était collée sur une feuille avec indications sur la marche à suivre pour obtenir « l'œuvre » préalablement lavée et repassée.

A mon arrivée à l'école supérieure, j'avais sept années d'étude du piano et je désirais continuer à prendre des leçons avec un professeur de la ville, Mademoiselle Raby qui venait dans l'établissement. Je commençais à jouer convenablement. A cette époque, peu d'élèves jouaient d'un instrument, violon ou piano. La nouvelle se répandit « au couvent » que je jouais et chantais.

Quelques « grandes » me demandèrent de jouer avant le repas de midi et m'entraînèrent, un jour, dans la classe de troisième année où se trouvait un vieux piano. Je m'exécutai quand, tout à coup, apparut Madame : « Vous n'avez pas entendu la cloche annonçant l'entrée au réfectoire ? » Nous ne l'avions pas entendue, effectivement. Nous eûmes droit à une suppression de sortie, la première du mois d'octobre qui m'aurait permis de revoir ma famille. J'étais effondrée. Ce dimanche de punition se passa à faire un devoir supplémentaire choisi par Madame. Mais les « grandes », avec la complicité de la surveillante de service, se firent apporter des gâteaux et du champagne. Elles prenaient la chose du bon côté. Moi seule, du haut de mes douze ans, isolée du groupe, passai une journée lugubre dans l'établissement désert.

Plus tard, les années s'écoulant, j'eus la permission de jouer après le déjeuner, jusqu'à l'heure des cours de l'après-midi. Seule dans la classe, je m'évadais des murs sombres et respirais enfin hors de cet univers carcéral qui me pesait tant. Madame me dit un jour : « Si je jouais comme vous et si j'avais votre voix, je chanterais et jouerais toute la journée ». J'en restai ébahie !

Souvenirs, souvenirs... Journées de travail sans répit, nuits d'insomnie dans ces dortoirs aux fenêtres hautes sans volets... Après « l'extinction des feux », je suivais sur les rideaux blancs qui limitaient l'encoignure où dormait la surveillante, les ombres chinoises, courtes ou démesurément allongées que donnait une lampe pigeon posée sur la table de nuit, gestes gracieux d'une jeune fille à peine plus âgée que nous, s'apprêtant pour la nuit...

Avec quel plaisir j'ai vu, il y a quelques années, le mur du « couvent » abattu, remplacé par une « clôture » ajourée de briques en arceaux ! Avec quelle joie j'entends, en passant rue Trarieux, les élèves pensionnaires aller et venir dans nos anciens bâtiments rénovés. Elles n'apprécient pas, sans doute, le confort et la liberté dont elles jouissent. Nous seules savons, pensionnaires d'autrefois, que le confort a sa valeur, la liberté, son prix.

Simone Bordes-Damour

ILS NOUS ONT QUITTÉS

• Raymond BERTRAND

Raymond Bertrand nous a quitté le 30 avril 1990 des suites d'une longue et cruelle maladie selon l'expression consacrée en pareil cas. Il avait 67 ans.

Élève de l'E.P.S. au collège de Barbezieux, de 1936 à 1940, il avait terminé ses études à Pons.

Engagé volontaire pour la durée de la guerre dans les transmissions, il est allé finir ses campagnes en Autriche.

A son retour et après son mariage en 1949, il s'est mis à la culture et plus particulièrement à la viticulture dans sa partie la plus noble : le Cognac et le Pineau, où son expérience, son savoir faire et ses dons innés de Charentais lui ont valu plusieurs prix pour la qualité de ses produits.

Ceci lui conféra aussi de nombreuses fonctions au sein des organisations viticoles :

- Membre, ministre de cour de la confrérie du franc Pineau
- Membre du comité national du Pineau des Charentes
- Membre de la commission de dégustation dans cet organisme ainsi qu'au bureau national du Cognac.

En vrai terrien qu'il était, il ne pouvait pas rester insensible à la gestion de sa commune : conseiller municipal en 1953 puis maire en 1965 et ceci jusqu'en 1989 où il ne se représenta pas aux élections. Ses fonctions d'édile furent récompensées par l'attribution de la Médaille d'argent départementale et communale et le titre de chevalier dans l'Ordre national du mérite en reconnaissance de ses qualités d'administrateur et de son dévouement à la cause publique.

Son adhésion à l'académie de Saintonge montre bien son attachement aux traditions locales qui lui valurent aussi la présidence du centre culturel de Reaux-Moings.

Il fut en outre président du Rotary-Club de Jonzac.

Mais pour nous, ses commensaux du collège à l'époque, Raymond fut celui qui avait levé, l'espace d'un moment, le voile sur un fait historique jamais véritablement élucidé.

— qui a cassé le vase de Soissons? demande un jour M. le principal au réfectoire.

— C'est moi! répond-t-il dans un élan de franchise spontanée.

— Ah! et qu'avez-vous fait des morceaux?

— Je les ai jetés dans les W.C.

Stupeur, silence respectueux devant un tel aveu... puis hilarité générale.

Explication : il avait cru entendre : qui a cassé la salière?...

Il est vrai qu'il était quelquefois un peu distrait.

• Denise RIGOU

Madame Denise Rigou, mère de Jean, Michel, Robert et Jacques Rigou, tous membres de notre Amicale est décédée le 10 novembre 1990. Elle venait d'avoir 93 ans et aurait pu être notre doyenne car elle avait été pensionnaire à l'E.P.S. de Barbezieux de 1910 à 1915.

• Michel VIGNERON

Michel Vigneron né à Barbezieux en 1939 a fait toutes ses études au collège.

Entré comme auxiliaire aux contributions directes en attendant son service militaire qu'il

effectua en majeure partie dans les Aurès — haut lieu de villégiatures à l'époque — en Algérie.

A son retour, il entre après concours dans les PTT et va comme il se doit faire ses premières armes à Paris avec son épouse fonctionnaire aussi dans la même administration.

Enfin, après 17 ans, il réussit à revenir au pays, à La Rochelle, où il ne profitera malheureusement que peu de temps de ce retour tant attendu.

Atteint lui aussi de cette longue et terrible maladie, il quittera les siens le 26 avril 1990. Il n'avait que 51 ans.

• **Guy FALBET**

Guy Falbet, ancien élève du collège des années 39 à 42, bien qu'handicapé physiquement a choisi comme beaucoup de jeunes après la libération, l'appel des terres lointaines. Il est donc parti en 1945 pour l'Oubangui travailler dans une mine d'or. En 1947, il en revient plutôt désenchanté et trouve une place aux Usines Dassault de Mérignac. Une place bien modeste au début mais qui lui permet de mettre un pied dans la maison. Il y gravira tous les échelons : de veilleur de nuit, il deviendra par son travail acharné, responsable adjoint du contrôle de la chaîne des mirages puis adjoint technique principal en 1972 et enfin il prendra la direction du contrôle des chasseurs bombardiers jusqu'à sa mise en pré-retraite en 1981.

Il nous a quitté brutalement le 4 octobre 1990 à l'âge de 67 ans.

Jean RIGOU

• **Madeleine MARCANT**

L'année a commencé bien tristement avec le décès de Mme Marcant.

Pour beaucoup d'entre nous, qui avons bénéficié de son enseignement, voici, quelques années après la disparition de M. Marcant, une nouvelle page de notre passé commun qui est tournée.

Comment, en effet, ne pas associer dans nos pensées ceux qui, unis dans la vie, ont contribué par leur enseignement et leurs efforts communs, à faire de nous ce que nous sommes devenus ?

Personnellement, je garderai le souvenir ému des deux années où j'eus Mme Marcant comme professeur de français et latin en quatrième, et quelques années plus tard, de philosophie en terminale, moment peut-être plus décisif encore, aussi bien par la sanction finale de l'examen que par la formation de l'adulte qui devient l'adolescent.

Ceux qui sont passés par la terminale comprendront ce que j'évoque avec le souvenir de son enseignement, tout de rigueur et de bienveillance, d'attention aux autres et de disponibilité.

Nombre de ses anciens élèves avaient gardé avec elle — avec eux deux — des liens étroits bien après la terminale, qui sont autant de témoignages de la reconnaissance, de l'estime et de l'affection qu'ils lui — qu'ils leur — portaient.

Leur accueil toujours chaleureux dans leur maison de Brie où ils eurent une retraite heureuse, était l'occasion de faire revivre des visages de camarades perdus de vue ou disparus et d'anecdotes oubliées. Ces générations d'élèves, qu'ils ont formés, ne les oublieront pas et les uniront dans leur souvenir fidèle.

A Yvette Marcant, leur fille, camarade de beaucoup d'entre nous, vont toutes nos pensées et notre sympathie.

J.-L. TILHARD

COMITÉ DE L'AMICALE

Présidents d'honneur

M. GILARD Francis, juge,
1 rue Froide - 16300 Barbezieux
Mme VENTHENAT Madeleine,
19 rue Marcel-Jambon - 16300 Barbezieux

Président de droit

Mme Françoise CALLET, Proviseur du Lycée Elie-Vinet de Barbezieux

Présidente

Mme BUI-QUOC Marie-Claude,
80 rue Victor-Hugo - 16300 Barbezieux

Vice-présidents

Mme JOULIE Micheline,
44 rue de la République - 16300 Barbezieux
M. BREDON Pierre,
chez Souchet - Touzac - 16120 Chateauneuf
M. BOUYAT Marcel,
7 rue Martini - 16300 Barbezieux

[Cliquez ici pour accéder à l'ensemble des bulletins de l'Amicale des Anciens et Anciennes élèves !](#)

Secrétaires

Mme MAILLET Hélène, née PERRIER,
45 avenue Félix-Gaillard - 16300 Barbezieux
M. RIGOU Jean,
52 rue André-Messenger - 33400 Talence

Trésoriers

M. MEURAILLON André,
Terre de l'oïstillon - 16300 Barbezieux
M. VERNINE Francis,
4 rue des Basses-Douves - Barbezieux
Mme ROUSSILLON Josette, née ROYER
19 rue d'Hunault - 16300 Barbezieux

Membres

M. BARONNET Jean,,
La Champagne, 17270 Montguyon
Mme BOUCHERIE Suzette, née GAUTIER,
76 rue Victor-Hugo - 16300 Barbezieux
Mme DELAHAYE Françoise, née DUMONT,
boulevard Gambetta - 16300 Barbezieux
M. MARIAS Robert,
Résidence Le Maintenenon, 71 rue de Ségur, 33000 Bordeaux
Mme MERTZ Simone,
3 rue du 8-Mai, 16300 Barbezieux
M. MICHELON Jean,
Lagarde-sur-le-Né - 16300 Barbezieux
Docteur NIVET Pierre,
Ozillac - 17500 JONZAC

[Cliquez ici pour accéder au site de l'Atelier Histoire Elie Vinet !](#)

LISTE DES ANCIENS ET ANCIENNES ÉLÈVES

ADHÉRANT A L'AMICALE

- Mlle ANDURAND Josette, B.11 La Mirandole - BARBEZIEUX
Mme ARNAUD née GAUTHIER Micheline, 60 route de Jonzac - BARBEZIEUX
Mme ARSICAUD née DESMIER Marie-Thérèse, 4 rue Mazureau - 17220 ST ROGATIEN
M. BARAUD Jacques, 111 rue Dubourdiou - 33800 BORDEAUX
M. BARONNET Jean, La Champagne - 17270 MONTGUYON
Mme BARONNET Andrée née RAUD, La Champagne, MONTGUYON
M. BARRAUD Pierre, 14 rue Bancheraud - 16300 BARBEZIEUX
Mme BARRAUD Denise née MENANTEAU, 14 rue Bancheraud - 16300 BARBEZIEUX
M. BARRIN Thierry, 6 rue Rolland Garros - 86000 POITIERS
Mme BATTU Claudine née ROY, Ecole mixte La Fontaine, 12 rue Kolmann - 92160 ANTHONY
M. BELIER Christian, « Le Bourg » Guimps - 16300 BARBEZIEUX
Mme BEN JAMAA Sylvie née ROYER, 99 rue Pierre Curie - 93170 BAGNOLET
M. BERGERON Jean, Logis de Luchet, Criteuil la Magdeleine - 16300 BARBEZIEUX
M. BERGERON Michel, Chez Merlet - 16130 VERRIERES
Mme BERGERON Monique née THILLARD, Chez Merlet - 16130 VERRIERES
Mme. BERTRAND Raymond, Domaine des Brissons de Laage, Reaux - 17500 JONZAC
M. BITAUD Roger - 16300 CONDEON
Mme BITAUD née DURAND Henriette - 16300 CONDEON
M. BLANLCEIL Teddy, 13 rue Henri Fauconnier - 16300 BARBEZIEUX
Mme BLASCO Monique née DELACUVELLERIE, 94 av. de Fouilleuse - 92150 SURESNES
Mme BOISSARD Dominique née LE GALLOU, 43 rue Robert Dugas - 16100 COGNAC
Mme BOITARD née TOFANI, 59 rue Pierre Curie - 33140 CHAMBÉRY
Mme BONNAUD née BRIAND Henriette, rue Gaston Briand - 16130 SEGONZAC
M. BONNAUDIN Jean, 5 rue du Dr Bucaille - 50160 TORRIGNY/VIRE
M. BORDES Jean-Michel, 118 Cours Victor-Hugo - 33075 BORDEAUX Cedex
M. BORDIER Claude, 58 rue Victor-Hugo - 16300 BARBEZIEUX
Mme BORDIER Marguerite née MORILLON, 58 rue Victor-Hugo - 16300 BARBEZIEUX
M. BORDIER Philippe, 40 rue des Abesses - 75018 PARIS
Mme BOUCHERIE Suzette née GAUTHIER, 74 rue Victor-Hugo - 16300 BARBEZIEUX
M. BOURDARIAS Jean-Jacques, 15 rue des Tamaris, Pouzioux-la-Jarrie - 86000 VOUNEUIL-SOUS-BIARD

Mme BOURDARIAS Françoise née MICHELON, 20 rue C. Demarçay, Nanteuil - 86440 MIGNE AUXENCES

M. BOUYAT Marcel, 7 rue Martini - 16300 BARBEZIEUX
M. BRANDET Jules, 73 rue Karl Marx - 95870 BEZONS
M. BREDON Pierre - 16120 TOUZAC

M. BRETENOUX Robert, 7 rue Georges Kany - 33500 LIBOURNE
 M. BRIAND Jean-Claude, Rés. du Jardin Vert, Tour Saintonge - 16000 ANGOULEME
 M. BRILLANT Jean, 34 bis rue Jean Bleuzen - 92 170 VANVES
 M. BRILLANT Gaston, 9 rue de la Madeleine - 28200 CHATEAUDUN
 Mlle BRILLET Nicole, 12 rue Froide - 16000 ANGOULEME
 M. BRISSON Rolland, Le Souterrain, Courbillac - 16200 JARNAC
 Mme BUI-QUOC Marie-Claude née BORDES, 80 rue Victor-Hugo - 16300 BARBEZIEUX
 M. CABILLON Michel, 12 rue Robereau - 78100 ST-GERMAIN-EN-LAYE
 M. CAILLAUD Michel, Ambassade de France BP 82 RUHENGERRI RWANDA
 M. CELLOU William, Le Bedou Cars - 33390 BLAYE
 M. CHAILLE DE NERE Joël, 17 rue d'Arcueil - 92120 MONTRouGE
 Mme CHARBONNEAU Madeleine née NAU, 111 rue de la Tombe Issoire - 75014 PARIS
 M. CHASSAIGNE Guy, cité de l'Église St-Augustin - 33000 BORDEAUX
 M. CHAUMETTE Gérard, 45 av. Du Quesne - 75007 PARIS
 Mme CHENUDIERAS Françoise née GARDE, 23 rue d'Humaud - 16300 BARBEZIEUX
 M. CHEVRIER Michel, Lycée Agricole du CHESNOY AMILLY 45200
 Mme CHEVRIER Yvette née GATE, Lycée Agricole du CHESNOY AMILLY 45200
 Mme COURRET Ginette née BRISARD, 19 rue Nationale - 17270 MONTGUYON
 Mlle COUSTE Christiane, 98-100 rue Orfila - 75020 PARIS
 M. DAGNAUD Hugues, 56 rue de la République - 16300 BARBEZIEUX
 Mme DAME Fernande née DAMOUR, 28 avenue Pasteur cité Verte - 94250 GENTILLY
 Mme DAVEAU Suzanne née CHAUVET, 8 rue Bancheraud - 16300 BARBEZIEUX
 Mlle DAVEAU Odette, 8 rue Bancheraud - 16300 BARBEZIEUX
 Mme DEBONO née LEZZERI, 61 rue des Chardonnerets, Les Alouettes - 16300 BARBEZIEUX
 Mme DELAHAYE Françoise née DUMONT, 17 Bd Gambetta - 16300 BARBEZIEUX
 Mme DELAS Anne-Marie née URBAIN, 21 rue M. Guerive - 16300 BARBEZIEUX
 M. DELETOILE Henri, L'Abeille - 16300 BARBEZIEUX
 M. DESMARAIS Alain, Chalon Villexavier - 17500 JONZAC
 Mme DESMARAIS Danièle née HENRY, Chalon Villexavier - 17500 JONZAC
 Mme DISSARD Collette née PUYGAUTHIER, 26 Grand Rue - 16190 MONTMOREAU
 M. DUBREUIL Michel, 16 rue Léon Bourgeois - 33400 TALENCE
 Mme DUMAS née BODIN Colette, 81 av. Général de Gaulle - 79200 PARTHENAY
 Mme DURAND Françoise née BOUCHERIE, 6 rue MillièrE - 33000 BORDEAUX
 Mme DURAND Paulette née ARCHAMBAUD, Vignolles - 16300 BARBEZIEUX
 M. FALBET Ivan, 4 avenue de la Terrasse - 95160 MONTMORENCY
 Mme FEUILLÈRE Ginette née BITAUD, 4 rue Paul Cezanne - 83400 HYÈRES
 M. FLORIANI Bernard, Les Brangeries, Puyreaux - 16230 MANSLE
 M. FOURNET Michel, 25 ité Puyredon, rue Jean Marutais - 16000 ANGOULÈME
 M. FROUARD Jean-Yves, Le Breuil - 16450 SAINT-CLAUd
 Mme GALLUT née HENRI, Le Petit Terrier, Reignac - 16360 BAIGNES
 M. GARDRAT Michel, 3 rue de Royan - 17250 ST-PORCHAIRe
 M. GARNIER Jean-Gilbert, Lamérac - 16300 BARBEZIEUX
 Mme GARNIER Roberte née SOUIL, Lamérac - 16300 BARBEZIEUX
 M. GASCHET Jacky, 15 rue de l'Hôtel de Ville - 44800 SAINT-HERBLAIN

M. GAUTRIAUD Robert, Chevanceaux - 17210 MONTLIEU-LA-GARDE
 M. GAUTRIAUD Paul, Pouillac - 17210 MONTLIEU-LA-GARDE
 Mme GEORGET Raymonde née BEYRIERE, 14 rue d'Arsonval - 87400 SAINT-LÉONAR-DE-NOBLAT

M. GILARD Francis, 1 rue Froide - 16300 BARBEZIEUX
 Mme GILLOT née GAUTRIAUD Marie-Hélène, 20 Avenue Jean Macé - 33700 MERIGNAC
 M. GINESTET Jacky, 13 Bd des Ecasseaux - 16340 ISLE D'ESPAGNAC
 Mme GINESTET née DEVAILLAND M. Jeanne, 13 Bd des Ecasseaux - 16340 ISLE D'ESPAGNAC
 Mme GIRAUD née THOMAS Marie-Thérèse, Le Bourg Bouteville - 16210 CHATEAUNEUF
 Mme GONDAY née TILHARD Françoise, 34 rue de la République - 16100 COGNAC
 M. GOUGUET Jean-Paul, 22 Avenue Félix Gaillard - 16300 BARBEZIEUX
 Mme GUILLON Anne-Marie, 5 rue Porte Oiseau, St-Dye sur Loire - 41500 MER
 M. GUSTIN Yves, Pouzou, Les Eglises d'Argenteuil - 17400 ST-JEAN-D'ANGELY
 Mme HENRY née PERES Marinette, 28 rue de la République - 16300 BARBEZIEUX
 Mme INGRAND Jacqueline née MONERAT, 12 rue des Brizeaux - 79000 NIORT
 M. JAULIN René, 52 Avenue de l'Angoumois - 16190 MONTMOREAU-ST-CYBARD
 M. JAY Robert, 99 ter. rue Robespierre - 33400 TALENCE
 Mme JAY Charlotte née RIEHL, 99 ter. Rue Robespierre - 33400 TALENCE
 Mme JOUCLARD Lucette née MEUNIER, 15 rue du Petit-Bion, 38300 BOURGOIN-JALLIEU

Mme JOULIE Micheline, 44 rue de la République - 16300 BARBEZIEUX
 Mme LAQUINTINE née BERTIN, 55 rue Pierre Henri Simon - 17110 ST-GEORGES-DE-DIDONNE
 M. LAMBERT Jean, Le Logis, Malaville - 16120 CHATEAUNEUF
 Mme LAMBERT Michel née DURAND Marie-Hélène, Pharmacie - 58 avenue de Mérignac - 33700 MÉRIGNAC
 Mme LEGER née PERROCHON Geneviève, Bois Noir, St-Bonnet - 16300 BARBEZIEUX
 Mme LESTABLE Odette née MOREAU, Chaillonnais Medis - 17600 SAUJON
 M. LOUBÈRE Serge, 11 place de l'Hôtel de Ville - 16200 CHALAIS
 Mme MACAUD Simone née MORILLON, St-Christophe des Bardes - 33330 ST-EMILION
 Mme MAGNANON Paulette née MOREAU, 17 route de Jonzac - 16300 BARBEZIEUX
 M. MAILLET Alban, 45 Avenue Félix Gaillard - 16300 BARBEZIEUX
 Mme MAILLET Hélène née PERRIER, 45 Avenue Félix Gaillard - 16300 BARBEZIEUX
 M. MARIAS Robert, Résidence Le Maintenon, 71 rue de Ségur - 33000 BORDEAUX
 M. MARIAS Raoul, Oriolles - 16480 BROSSAC
 M. MASSE André, 21 rue Laënnec - 06800 CAGNES-SUR-MER
 M. MATHIEU Maurice, collège Ronsard - 86036 POITIERS
 M. MATHIEUX Francis, 11 place du Champ de Foire - 16300 BARBEZIEUX
 M. MAYOU Michel, Les Huliniers, Le Val Saint-Père - 50300 AVRANCHES
 Mme MENAUD Pierrette née OIZEAU, Les Bacheliers, Bussac - 17100 SAINTES
 Mme MERTZ Simone née VERGER, 3 rue du 8 mai - 16300 BARBEZIEUX
 M. MEURAILLON André, Terre de l'oissillon - 16300 BARBEZIEUX
 M. MEYER Jean, La Grolière, Champagnac - 17500 JONZAC
 Mme MEYER Cécile née CHAGNAUD, Champagnac - 17500 JONZAC
 M. MICHELON Jean, Lagarde-sur-le-Né - 16300 BARBEZIEUX
 Mme MILLEAU Odette née PHENIX, 28 rue de la Roseraie - 16000 ANGOULEME

M. MORILLON René, 27 rue Sadi-Carnot - 16300 BARBEZIEUX
 Mme MORILLON Jeanne née BERRIT, 27 rue Sadi-Carnot - 16300 BARBEZIEUX
 Mme NAU Adrienne, 6 rue de Cadix - 75015 PARIS
 Mme NAU Danièle née ROBERT, Chez Texier, Reignac - 16360 BAINES
 Mme NAU Henriette née TEXIER, Teurlay, Clérac - 17270 MONTGUYON
 M. NAU Bernard, docteur, 11 avenue du 19 Mars 1962 - 17500 JONZAC
 Mme NAU Annie née GAUTRIAUD, 11 avenue du 19 Mars 1962 - 17500 JONZAC
 M. NAU René, Chez Poulet, 40920 AZUR
 M. NAU Yves, 32 rue Jaufré-Rudel - 33390 BLAYE
 M. NIVET Pierre, Ozillac - 17500 JONZAC
 Mme NIVET Marie, Ozillac - 17500 JONZAC
 M. PALU J.J., Avenue du Corps Franc, Pommies - 64170 ARTIX
 M. PAUQUET Bernard, 16 rue Thomas Veillon - 16300 BARBEZIEUX
 M. PAUQUET Jean, 43 Avenue Félix Gaillard - 16300 BARBEZIEUX
 M. PERRIN Michel, 113 Bellevue Merpins - 16100 COGNAC
 M. PHELIPAUD Yves, Lignièrès Sonnevillè - 16130 SEGONZAC
 M. PICHÉRIÉ Pierre-Marie, 8 rue de la Senaigerie - 44830 BOUAYE
 M. PINAUD Jacques, 75 Avenue des Tilleuls - 17200 ROYAN
 Mme PINAUD Henriette née FOURNET, 75 Avenue des Tilleuls - 17200 ROYAN
 Mme PINAUD Michèle, 39 avenue des Alouettes - 16300 BARBEZIEUX
 M. PINEAU Paul, 36 Avenue Favard - 33170 GRADIGNAN
 Mme POGGI Claude née BOUCHÉÉ, 8 Allée des Goëlands - 17430 TONNAY CHARENTE
 M. POULAIN Edmond, «L'Hacienda», La Gasse - 16360 CONDEON
 Mme POUPELAIN née BROTEAU Françoise, Angenin Clérac - 17270 MONTGUYON
 Mme PUECH Nicole, 28 Rue Montoulieu, Vélane - 31100 TOULOUSE
 M. RABY Claude, Château Paradis, Vignonet - 33330 ST-EMILION
 M. RALLION Paul, Mas Saint Christophe - Saint Christophe 06130 GRASSE
 Mme RALLION Odette née PANIER, Mas Saint Christophe - Saint Christophe 06130 GRASSE
 M. RAUTURIER Michel, Terrier de Versennes-Salles - 16300 BARBEZIEUX
 Mme RAVAIL Annick née DELORS, Guimps - 16300 BARBEZIEUX
 M. REAL M, Place de l'église Neuvicq - 17270 MONTGUYON
 Mme REYNAUD Annie née LANGLOIS, 64 rue Victor-Hugo - 16300 BARBEZIEUX
 M. RIGOU Jacques, 54 promenade Clemenceau - 85100 LES SABLES D'OLONNE
 M. RIGOU Jean, 52 rue André-Messager - 33400 TALENCE
 M. RIGOU Michel - 17150 MIRAMBEAU
 M. RIGOU Robert, 27 rue T. Lautrec - 33700 MERIGNAC
 Mme ROUSSE Claudette née GALLET, 4 rue de la Haye - 33320 LE TAILAN MEDOC
 M. ROUSSEAU Raymond, 78 Avenue Victor-Hugo - 33110 LE BOUSCAT
 Mme ROUSSILLON Josette née ROYER, 19 rue d'Hunaud - 16300 BARBEZIEUX
 M. ROYER James, 36 Avenue Massénat Deroche - 91460 MARCOUSSIS
 Mme ROYER née NORMANDIN, 36 Av. Massénat Deroche - 91460 MARCOUSSIS
 M. SERVANT Jacques, 15 Av. du Président Roosevelt - 78200 MANTES-LA-JOLIE
 Mme SERVANT Josette, 14 rue Gramme - 75015 PARIS
 Mme SIMON Michèle née JAUD, «La Longaine», Chez Baron - 16300 BARBEZIEUX

M. SIMONET Marcel, 3 rue Goulebeneze, Saint-Yrieix-sur-Charente - 16000 ANGOULEME
 Mme TERAI Suzanne, 4 rue Louis Godet - 75007 PARIS
 M. TEXIER René, 3 rue François Mauriac - 17110 ST-GEORGES-DE-DIDONNE
 Mme TEXIER Marcelle née MOREAU, 3 rue François Mauriac - 17110 ST-GEORGES-DE-DIDONNE
 Mlle THOMAS Madeleine, 9 rue du 11 novembre - 16300 BARBEZIEUX
 M. THOMAS Marcel, 5 Allée de la Sablière, Basseau - 16000 ANGOULEME
 Mme THOMAS Eliane née BRAJOT, 5 Allée de la Sablière, Basseau - 16000 ANGOULEME
 M. TILHARD J. Louis, 1 rue Froide - 16000 ANGOULEME
 M. TUTARD Maurice, 10 rue du Docteur Roux - 16700 RUFFEC
 Mme VENTHENAT Madeleine née BOISSON, 19 Av. Félix Gaillard - 16300 BARBEZIEUX
 M. VERDAUT J. Claude, 31 rue Marcel Jambon - 16300 BARBEZIEUX
 M. VERNINE Francis, 4 rue de Basses Douves - 16300 BARBEZIEUX
 M. VIAUD Daniel, 25 rue Auguste Duclaud - 16500 CONFOLENS
 Mme VIGNAUD Geneviève née Couste, Taponnat - 16110 LA ROCHEFOUCAULD

Il est bien évident que nous ne pouvons pas garder sur nos listes les membres non à jour de leur cotisation depuis plus de trois ans : ont donc été rayés ceux qui ne se sont pas manifestés depuis 1988.

*parfumerie
esthétique*

MARIE-JO

13 rue Saint-Mathias
16300 BARBEZIEUX
Tél. 45.78.23.10

**Chantal
Ollivier**

*coiffure
dames*

40 rue Marcel-Jambon
16300 BARBEZIEUX
Tél. 45.78.34.19

Merci à M. Renou, professeur d'histoire et géographie et animateur du club dessin du foyer socio-éducatif du lycée de Barbezieux, de nous avoir aimablement créé la couverture de notre bulletin.

La Crémaillère

Chantal CHARRIER

Pour vos cadeaux
*Liste de mariages
anniversaires
fêtes*

10, rue Saint-Mathias
16300 BARBEZIEUX
SAINT-HILAIRE
Tél. 45 78 00 57

Ch. BROC

Chaussures

Cordonnerie

5, rue Saint-Mathias
16300 BARBEZIEUX
Tél. 45 78 01 81

Garage CHOLET s. a.

Concessionnaire RENAULT

Avenue Vergne

Location
sans chauffeur



16300 BARBEZIEUX

Tél. 45 78 11 66

BOUCHERIE - CHARCUTERIE - TRIPERIE

Bœuf • Veau • Mouton • Chevreux

M. FESCIA

10 rue de la République • BARBEZIEUX
Tél. 45.78.03.46



CREATIONS - EDITIONS
MEUBLES - LUMINAIRES - OBJETS
POUR LA MAISON



"TROMPE L'OEIL"

26, rue des Remparts
33000 BORDEAUX
Tél. 56.51.34.04

"PASTELLE"

49, rue Gambetta
17200 ROYAN
Tél. 46.39.16.21



EXPOSITION - SERVICE COMMERCIAL
45, avenue Duquesne
75007 PARIS
Tél. (1) 42.73.18.54 - Fax (1) 42.73.12.45